



GADAMER, Hans-Georg, *The Enigma of Health. The Art of Healing in a Scientific Age*

Stéphane Doyon

Volume 53, Number 1, février 1997

L'herméneutique de H.-G. Gadamer

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/401056ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/401056ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Doyon, S. (1997). Review of [GADAMER, Hans-Georg, *The Enigma of Health. The Art of Healing in a Scientific Age*]. *Laval théologique et philosophique*, 53(1), 226–229. <https://doi.org/10.7202/401056ar>

bien que ce ne soit pas sur le mode de l'énoncé propositionnel. La linguisticité de notre expérience du monde déborde ainsi la sphère du langage effectif, du discours proféré. « L'Europe et l'*oikoumenè* » (1993) (*oikoumenè* désignant l'ensemble du monde habité) réfléchit sur le phénomène tout à fait d'actualité de la mondialisation des échanges et interactions entre les cultures. Le monde habité s'étend aujourd'hui à toute la planète. Ce thème conduit à une réflexion sur le dialogue qui permet ces échanges, le rôle du langage dans la pensée et le caractère essentiel du questionnement, de la question, pour la pensée.

Ces dix textes, traitant de prime abord de thèmes différents, s'enchaînent et conduisent à une réflexion de plus en plus centrée sur le langage et son véritable mode d'accomplissement qu'est le dialogue. Ce recueil présente donc une certaine unité et témoigne du mouvement et de l'évolution constante (en direction du dialogue) de la pensée gadamérienne. Le livre se termine sur une belle phrase indiquant l'importance du questionnement dans le dialogue qui comporte toujours la possibilité (jamais complètement réalisée) de s'entendre ensemble : « [...] on ne devrait peut-être pas parler d'une fin de la philosophie tant qu'il n'y aura pas de terme au questionnement. Mais le jour où le questionnement aura pris fin, alors la pensée aura aussi cessé » (p. 244).

Notons, en terminant, la qualité des traductions ici rassemblées, la présence d'un glossaire allemand-français et français-allemand et d'un index des noms. Il aurait par ailleurs été utile d'y trouver également un index des sujets. *La Philosophie herméneutique* contribue assurément au rayonnement de la pensée gadamérienne et de l'herméneutique philosophique dans le monde francophone, ce qui ne peut être que louable.

Rock MARCHILDON
Université de Montréal

Hans-Georg GADAMER, *The Enigma of Health. The Art of Healing in a Scientific Age*. Traduction par Jason Gaiger et Nicholas Walker. Stanford, Stanford University Press, 1996, 180 pages.

Les treize textes réunis dans cet ouvrage furent publiés, ou prononcés, dans le cas des conférences et des émissions radiophoniques, par Gadamer entre 1963 et 1991. Ils se réfèrent tous, comme le laisse entendre le sous-titre *The Art of Healing in a Scientific Age*, au problème de la santé à l'ère techno-scientifique, mais ils s'interrogent également, et c'est pourquoi ils revêtent une dimension hautement philosophique, sur le sens de la vie, de la mort et de la souffrance humaine. Il ne s'agit point d'études spécialisées portant sur la médecine moderne, mais bien plutôt d'une réflexion, adressée tant aux médecins qu'aux « profanes », sur la nature et les limites de l'art de guérir. À l'exception du premier chapitre, intitulé *Theory, Technology, Praxis*, que l'on retrouve dans *Langage et Vérité* (Paris, Gallimard, NRF, 1995), les autres textes n'ont pas fait, à notre connaissance, l'objet de traductions françaises.

Il faut distinguer, souligne Gadamer, la médecine scientifique telle que nous la connaissons, de l'« art de guérir ». La première s'intéresse avant tout aux règles générales : elle concerne tout l'éventail de connaissances et de savoir-faire que le médecin acquiert lors de ses études, ainsi que l'expérience qu'il accumule tout au long de sa vie de praticien. L'art de guérir, quant à lui, intègre ce qui vient d'être dit au sujet de la médecine scientifique, mais il va au-delà des connaissances générales et pénètre ce qu'il y a de plus complexe : le défi du *cas concret*, la tâche de guérir telle personne *hic et nunc* dans des conditions bien précises. C'est en raison de l'imprévisibilité de tout traitement, c'est parce qu'aucun individu ne répond exactement de la même manière aux soins qui

lui sont administrés et parce qu'il subsiste toujours une part d'impondérable en toute intervention que nous sommes en droit de parler d'« énigme de la santé » ou, comme le suggère l'original du titre allemand, de « dissimulation » (*Verborgenheit*) de la santé. Il découle de ces analyses que le discours scientifique n'est pas en mesure de répondre à toutes les questions que se pose le médecin dans sa pratique régulière. Ce que propose Gadamer, à ce point-ci, est de recourir à la philosophie et plus particulièrement à l'herméneutique afin d'examiner les ressources qu'elle peut apporter eu égard à cette problématique.

Les réflexions de Gadamer sur la notion de *praxis* l'amènent à conclure que celle-ci n'est pas que l'application pure et simple d'un savoir, mais qu'elle est « [...] also a choice and decision between possibilities. Practice always has a relationship to a person's being » (p. 3-4). L'erreur de la science moderne est d'identifier la *praxis* avec la technologie, c'est-à-dire avec le pouvoir de maîtriser la nature et de la contrôler. Cela a aussi pour conséquence que la tendance à traiter les êtres humains comme s'ils n'étaient que de simples objets s'est accrue et qu'elle s'observe dans la façon dont plusieurs médecins se comportent envers leurs patients. Dans les grands hôpitaux, fait remarquer Gadamer, les patients perdent leur nom pour se voir attribuer un numéro. Si la médecine est une *praxis*, elle n'est pas ou ne doit pas être une technologie, et cela « precisely because it [la médecine] invariably experiences its own abilities and skills simply as a restoration of what belongs to nature » (p. 39). La médecine représente une unité particulière du savoir théorique et du savoir-faire pratique ; elle constitue même, affirme Gadamer, une science pratique pour laquelle la pensée moderne n'a plus de concept adéquat. À partir de ces observations, Gadamer en vient à préciser en quoi consistent les rôles respectifs du médecin et du patient dans le processus de guérison.

Le médecin n'est pas en mesure de produire ni de contrôler la santé, pas plus d'ailleurs que nous ne pouvons nous-mêmes contrôler entièrement certaines de nos fonctions rythmiques de base, telles que notre respiration, notre digestion et notre sommeil. Il est à noter que Gadamer définit la notion de santé en disant qu'elle est un rythme de vie : « [Healing is] the rhythm of life, a permanent process in which equilibrium reestablishes itself » (p. 114). Il est un point sur lequel l'auteur revient à maintes reprises : la guérison d'une blessure ou d'une maladie n'est pas de la juridiction du médecin, mais bien de celle de la nature. Cette dernière est une limite extérieure qu'aucun moyen technique, aussi sophistiqué soit-il, ne peut éliminer. La tâche du médecin ne saura jamais être autre, affirme Gadamer, que d'aider la nature à vaincre la maladie. Or, pour ce faire, le médecin doit considérer son patient autrement que comme un simple « cas ». Sa tâche doit être de restaurer l'auto-identité (*self-identity*) du malade, de restaurer son équilibre naturel afin qu'il puisse reprendre sa vie sociale, professionnelle et familiale. Un authentique dialogue doit s'établir entre le soigné et le soignant, un dialogue où la confiance et la compréhension réciproques doivent être présentes. En outre, le médecin doit veiller à ne pas rendre ses patients dépendants de lui, tant au plan psychologique qu'au plan physiologique (par exemple en prescrivant de façon excessive des médicaments). Un des dangers inhérents à toute intervention médicale est en effet de « trop en faire », et de perturber l'équilibre du malade. L'art du médecin consiste ultimement, argue Gadamer, à se retirer lui-même et à aider son patient à être libéré de la maladie. Gadamer sert aussi une mise en garde au médecin. Ce dernier ne doit pas succomber à la tentation de « jouer à l'autorité », tentation à laquelle il est quotidiennement confronté parce que, d'une part, il jouit de la possession d'un savoir et d'habiletés supérieurs et, d'autre part, parce que le patient exige très souvent de « ressentir » une telle autorité (cela est d'autant plus vrai, souligne Gadamer, dans la relation entre un psychiatre et son client). La meilleure façon de se préserver de cet usage impropre de l'autorité, affirme Gadamer, « [...] lies in the critical freedom to make mistakes on occasion and to be able to recognize this fact » (p. 124). Il s'agit, en fait, de distinguer entre l'autorité modérée d'un côté et l'« autorita-

risme », de l'autre. Nous renvoyons le lecteur intéressé par la problématique de l'autorité au chapitre neuf, *Authority and Critical Freedom*, qui est entièrement consacré à cette notion.

Un des points les plus intéressants de l'ouvrage est la distinction, retenue par Gadamer, entre deux types très différents de « mesure » de la santé. La science moderne, avec tout son arsenal d'instruments techniques fort complexes, a une prétention à l'objectivité. Cela vaut, au demeurant, pour la médecine moderne. Cette objectivité s'obtient par la *mesure*. Grâce à l'expérimentation, et au moyen de méthodes quantitatives diverses, on parvient à mesurer l'état de santé du malade. Cependant, il existe une autre forme de mesure, plus intime que la première, c'est celle qui est fournie par le patient lui-même lorsqu'il parle de sa maladie avec son médecin. Cette mesure intérieure (*inner measure*), plus subjective, est trop souvent, cela est regrettable, ignorée par le personnel soignant de nos « vast modern hospitals » (l'expression revient plusieurs fois).

Il ne fait aucun doute, aux yeux de Gadamer, que l'évaluation de cette mesure intérieure est essentielle au bon déroulement de tout traitement médical. Au chapitre intitulé *Treatment and Dialogue*, Gadamer étudie le sens du terme allemand *Behandlung* (traitement) et rappelle, après avoir montré la proximité étymologique de la *Behandlung* avec la *Handlung* et conséquemment avec la main (*Hand*), que tout traitement commence avec la main. Seule la main habile et expérimentée est à même de reconnaître les problèmes par le simple toucher, par la sensation des parties malades du corps du patient. L'image de la main, ainsi que celle de l'oreille attentive, est utilisée par Gadamer dans l'idée de rappeler l'importance de sonder, par le dialogue et le contact authentiques, la mesure intérieure de l'autre.

Dans *Anxiety and Anxieties*, Gadamer cherche à montrer les liens qui s'établissent entre l'angoisse (*Anxiety*) conçue comme disposition fondamentale de notre être et les différentes angoisses auxquelles il nous arrive d'être confrontés tout au long de notre vie. Bien qu'elle ne constitue pas en elle-même une maladie, l'angoisse semble se transformer parfois, par exemple dans le cas de certaines psychoses, en une maladie grave. Gadamer emprunte beaucoup aux analyses de Heidegger relatives au phénomène de l'angoisse. Pour ce dernier, rappelons-le, l'expérience de l'angoisse nous amène à réfléchir à notre moi authentique, elle nous fait prendre conscience que nous avons été jetés dans le monde ; elle attire notre attention sur notre existence et par-delà cette existence, sur l'être. Comme le note Gadamer, c'est la disposition des gens à l'angoisse qui permet de concevoir la question du sens de l'être dans une perspective différente. C'est donc à l'angoisse comme « existentiel » qu'est consacrée la première partie de ce chapitre. Le sentiment de l'angoisse en est un de dépaysement : le monde qui nous entoure, où nous sommes « chez nous », nous apparaît dans les moments d'angoisse comme un monde étranger, inquiétant. Ce qui provoque l'angoisse, au demeurant, n'est rien, il ne peut faire l'objet d'aucune expérience. Ce « rien », qui a une signification existentielle importante, ne peut point toutefois être identifié à la mort. Malgré cela, la mort est liée au phénomène de l'angoisse et l'« angoisse de la mort » est « [...] only an intensification of that anxiety which is part of the fundamental disposition of human beings » (p. 155). Gadamer ne développe pas ici la thématique de la mort, mais le peu qu'il en dit mérite d'être cité. Il affirme partager l'interprétation d'Eschyle qui donne, selon lui, dans *Le Prométhée enchaîné*, moins d'importance au fait que le titan ait dérobé le feu aux dieux pour en faire présent aux mortels, qu'il n'en accorde au fait que Prométhée les a privés du savoir de l'heure exacte de leur mort. Dès qu'ils furent privés de cette connaissance, l'espoir naquit dans le cœur des humains et ils commencèrent à vouloir transformer le monde pour en faire un endroit habitable. Ignorer *quand* l'on mourra, c'est renoncer à la « dull endurance of a cave-bound existence » (p. 157) pour anticiper le futur, devenir productif et entreprendre de créer un monde qui deviendra le monde de la culture.

Il est une forme d'angoisse spécifique à la civilisation moderne et celle-ci croît de plus en plus à mesure que l'on avance dans le temps. Une double explication est proposée par Gadamer afin d'éclaircir ce phénomène. La forme de savoir et de certitude que la science moderne nous procure a augmenté notre besoin de sécurité. L'impression de sécurité que donne un savoir nous permettant de contrôler, de maîtriser et de prévoir les choses et les événements est rassurante, mais elle est à la fois source d'angoisse. Gadamer, cependant, ne nous dit pas pourquoi l'angoisse naît de ce besoin de sécurité. L'hypothèse la plus plausible semble être que l'angoisse soit créée par la différence trop grande entre notre désir de sécurité et la dose effective de sécurité que la science moderne est en mesure de nous offrir. Mais le problème majeur ne réside pas, d'après Gadamer, dans cette trop exigeante volonté de sécurité, mais bien plutôt dans le peu d'espoir que l'humanité semble avoir présentement en ce qui concerne le futur, en ce qui concerne *son* futur. La science moderne a contribué, à une époque que Karl Jaspers, cité par Gadamer, qualifie d'« âge de la responsabilité anonyme », à la dissolution des grandes religions. Cela a entraîné un vide, car les doctrines des grandes religions procuraient à notre vie un cadre : on savait quoi faire, comment le faire, et cela nous permettait davantage de nous sentir « chez nous ». Ce constat, posé par Gadamer, n'en est cependant pas un empreint de nostalgie ni teinté de désespoir. Des solutions sont envisageables afin de s'attaquer aux maux créés par la science et la technique modernes. La réflexion de Gadamer sur la santé et sur le monde médical qui nous est livrée ici est pleine d'espoir. Le *ton* même de l'auteur témoigne d'un certain optimisme. Il y a, doit-on comprendre, une leçon à tirer dans l'épreuve de la maladie. Plus encore que toute autre maladie, la maladie chronique s'avère une source extrêmement précieuse d'enseignement. Précisément parce qu'on ne peut l'éliminer, parce qu'elle *résiste* à tout traitement, la maladie chronique nous force à accepter la maladie pour ce qu'elle est.

L'énigme de la santé, en fin de compte, est également, et c'est le message de Gadamer, l'énigme de la mort et de la vie. Ainsi, « [...] the most chronic of all illnesses is the path which lead us towards death. To learn to accept this is the highest task of humankind » (p. 90). Le caractère énigmatique de la vie, inéliminable en lui-même, nous invite à nous interroger sur cette dernière afin de tenter de la mieux comprendre. À cet effet, l'entreprise menée par Gadamer dans ce livre mérite notre reconnaissance en ce qu'elle est éminemment profitable tant pour le philosophe d'aujourd'hui que pour celui ou celle que l'« énigme de la vie » fascine et émerveille.

Stéphane DOYON

Université Paris-1 (Panthéon-Sorbonne)

*
* *

Richard J. BERNSTEIN, *Beyond Objectivism and Relativism. Science, Hermeneutics, and praxis.* Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1983, 284 pages.

En continuité avec les publications précédentes de l'auteur, *Praxis and Action* (1971) et *The Restructuring of Social and Political Theory* (1976), cet ouvrage — assez connu du monde herméneutique — vient interroger la rationalité sur ses limites et « dépasser » l'opposition traditionnelle entre l'objectivisme et le relativisme traversant la philosophie moderne. Reprenant à nouveaux frais les questions soulevées depuis la parution des livres de Winch, Kuhn, Gadamer et Feyerabend, remettant en question la méthode et la démarche scientifiques, l'auteur, préoccupé essentiellement par les conséquences de l'agir pratique, nous livre ici une synthèse riche et étonnamment claire des dé-